

## ÉDOUARD REUSS, TRADUCTEUR ET INTERPRÈTE DU LIVRE DE JOB

### À l'occasion du bicentenaire de la naissance de l'exégète strasbourgeois <sup>1</sup>

Jean Marcel Vincent

Institut Protestant de Théologie  
83 Boulevard Arago – 75014 Paris

**Résumé :** *L'exégète strasbourgeois Édouard Reuss (1804-1891), dont nous célébrons le bicentenaire de la naissance, s'est consacré à maintes reprises à l'étude du livre de Job. Ce « sommet de la littérature hébraïque » a inspiré sa propre poésie et a nourri son « sentiment religieux ». La traduction quasi-poétique qu'il en propose en allemand est splendide. Son exégèse recèle de rares qualités : un sens des limites dans les « expériences orthopédiques » que s'autorise la critique littéraire, une appréciation précise du genre littéraire, un esprit critique vis-à-vis des interprétations convenues (théologiques ou philosophiques) qui sont étrangères aux données réelles du texte.*

**Abstract :** *Édouard Reuss (1804-1891), an exegete from Strasbourg whose two-hundredth anniversary was recently celebrated, repeatedly devoted himself to the study of the book of Job. This « summit of Hebrew literature » inspired his own poetry and nourished his « religious feeling ». His almost poetical German translation of Job is magnificent. His exegesis contains rare qualities : a consciousness of the limits in the « orthopaedic experiments » in which literary critics indulge themselves, an exact evaluation of the literary genre, a critical judgment towards conventional (theological or philosophical) interpretations which are foreign to the real textual facts.*

#### INTRODUCTION

« Vous avez bien lu Job ? Lisez-le, relisez-le encore et toujours », écrit Constantin Constantius alias Søren Kierkegaard en 1843 dans *La reprise*<sup>2</sup>. Dans une lettre de novembre 1916, Franz Rosenzweig, répond à son correspondant : « Si j'ai lu la lettre aux Hébreux ? Oui, et elle aussi m'a lu, je crois. La connaissance [réciproque] date

<sup>1</sup> Conférence donnée le 8 novembre 2004 à la Faculté de Théologie Protestante de l'Université Marc Bloch de Strasbourg.

<sup>2</sup> Kierkegaard, 1993 (= 1843), p. 750.

de la mi-août 1913 »<sup>3</sup>. Lire et relire un texte pour qu'une rencontre s'installe, pour qu'un déplacement entre objet et sujet de la lecture se produise, ne serait-ce pas l'idéal d'une lecture heureuse ?

Édouard Reuss, dont nous célébrons le bicentenaire de la naissance – après avoir célébré il n'y a pas si longtemps d'ailleurs (en 1991) le centenaire de la mort – a « lu et relu », traduit et commenté, en allemand comme en français, le livre de Job. Sa lecture a-t-elle été heureuse ?

Rappelons tout d'abord, en cette circonstance, que Reuss est aujourd'hui, sans être célèbre, un personnage bien ancré dans l'histoire de la théologie. Nulle monographie récente sérieuse sur l'histoire de la théologie protestante au XIX<sup>e</sup> siècle en France<sup>4</sup> ou en Allemagne<sup>5</sup>, en particulier sur l'histoire de l'exégèse vétéro-<sup>6</sup> et néotestamentaire<sup>7</sup>, qui ne mentionne son apport marquant. Des études plus segmentaires ont été écrites, dans les dernières décennies, sur la contribution substantielle du Strasbourgeois à divers champs de recherche : le Pentateuque<sup>8</sup>, les débuts du judaïsme<sup>9</sup>, l'apocalyptique<sup>10</sup>, les évangiles synoptiques<sup>11</sup>, l'histoire de la Bible française<sup>12</sup>, et quelques autres sujets<sup>13</sup>.

Le nom de Reuss apparaît également dans des études pointues sur le poète et romancier allemand Georg Büchner (1813-1837). L'auteur de *La mort de Danton* (1834) et de *Woyzeck* (1836) est en effet un proche parent<sup>14</sup> du théologien. Ils se sont côtoyés lorsque Büchner a séjourné à Strasbourg pour y commencer ses études de médecine, plus tard pour s'y réfugier<sup>15</sup>. Outre des rapports familiaux

<sup>3</sup> Rosenzweig, 1935, p. 710 : « Ob ich den Hebräerbrief kenne ? Ja, und auch er mich, glaube ich. Die Bekanntschaft datiert von Mitte August 1913. ».

<sup>4</sup> Cf. par exemple, Encrevé, 1986, p. 243s et passim, ainsi que les articles sur Éd. Reuss de Jacob, 1987, et de Laplanche, 1993 et 1996, dans trois des volumes du *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*. Cf. aussi Bauks, 2004.

<sup>5</sup> Rohls, 1997, p. 608s, 734s et passim.

<sup>6</sup> Kraus, 1969, p. 242-248 et passim. Cf. aussi Laplanche, 1994, p. 158-165.

<sup>7</sup> Kümmel, 1970, p. 191-200 ; Merk, 1972, p. 237s ; Baird, 1992-2003.

<sup>8</sup> Külling, 1964, passim ; Thompson, 1970, p. 32-34 et passim ; Heintz, 1991.

<sup>9</sup> Kusche, 1991, p. 9-17. Cf. aussi Neudorfer, 1983, p. 34s, et Waubke, 1998, p. 90ss.

<sup>10</sup> Schmidt, 1969, p. 120-126.

<sup>11</sup> J. Kiwiet 1993, introduction ; Farmer, 1995 ; Peabody, 1995.

<sup>12</sup> Weil, 1979, introduction.

<sup>13</sup> Sur sa reprise critique de la *Tendenzkritik* de Baur (cf. Vincent, 1994a) ; sur son interprétation du livre d'Ézéchiel (cf. Vincent, 1994b) ; sur les liens de Reuss avec E. Renan (cf. Caquot, 1991), H. Ewald (cf. Vincent, 1993), W. M. L. de Wette (cf. Vincent, 1994c), C. A. Hase (cf. Vincent, 1994d et 1995b), J. Bentz (cf. Vincent, 1995a), H. Leo (cf. Vincent, 1995c), W. Gesenius (cf. Vincent, 1997a), J. Wegscheider (cf. Vincent, 1997b), M. Nicolas (cf. Vincent, 2003 et 2004a).

<sup>14</sup> La mère de Georg, Caroline Luise Büchner, née Reuss (1791-1858), était la fille de Johann Georg Reuß (1757-1815), un frère de Ludwig Christian Reuss (1752-1831), le père d'Édouard. Cf. Büchner A., 1963.

<sup>15</sup> Cf. Werner, 1987 (avec de belles illustrations).

emprunts de cordialité, comme en témoignent quelques lettres<sup>16</sup>, et malgré les différences de caractère et d'âge (neuf ans les séparent, ce qui compte beaucoup quand on a vingt ans), trois intérêts communs unissent Georg et Édouard : la passion pour la littérature (bien que l'un vénère, l'autre déteste Schiller)<sup>17</sup>, l'engagement politico-journalistique – pour Reuss toutefois très passager<sup>18</sup> – et le goût pour les longues randonnées. Un voyage dans les Vosges que Georg et Édouard ont entrepris, avec quelques amis, en juillet 1833, servira à l'un (Büchner), indirectement d'ailleurs<sup>19</sup>, de cadre à son étonnante nouvelle inachevée *Lenz*<sup>20</sup> et à l'autre (Reuss) de matériau à son autobiographie *Erinnerungen aus meinem Leben*<sup>21</sup>. La vivante relation que Reuss y fait de ce voyage a d'ailleurs été publiée, il y a quelques années, dans les pages littéraires de la *Frankfurter Rundschau*<sup>22</sup>.

Malgré tout, les recherches sur Reuss sont loin d'être épuisées et du travail reste à faire. À commencer par la publication de son autobiographie (dont seuls des fragments ont été publiés) qui contient une mine de renseignements sur sa famille et ses travaux certes, mais qui offre surtout un éclairage intelligent, lucide sur son époque, en particulier sur le monde ecclésial et politique en Alsace, en Allemagne et en France (de l'intérieur). Si Reuss était bien ancré dans la culture alsacienne, il n'était absolument pas un provincial et son horizon intellectuel était européen. Autre *desideratum* de la recherche : la publication de la correspondance de et à Reuss. Lors du centenaire de Reuss, sa riche correspondance avec Heinrich Graf a été publiée en un gros volume de 661 pages<sup>23</sup>. Quelques lettres françaises ont été publiées dans les années 1920 et des lettres allemandes dans les années 1990<sup>24</sup>, mais les Archives de la Ville de Strasbourg contiennent encore des trésors cachés<sup>25</sup>. Nul chercheur ne s'est encore intéressé, à ma connaissance, au travail d'édition et d'interprétation des œuvres de Calvin par Éd. Reuss.

On pourrait se pencher avec profit sur Reuss comme écrivain et poète. Le *Berliner Reise. Ein historischer Roman*, que Reuss a rédigé de 1827 à 1830, a fait les délices de certains salons à Jéna et

<sup>16</sup> Cf. Vincent, 1985, et Hauschild, 1985b. Cf. aussi Hauschild, 1993, et Pabst, 1998.

<sup>17</sup> Dietz, 1905, p. 69, évoque l'engouement de Reuss pour Schiller, Pabst, 1995, son rejet par Büchner.

<sup>18</sup> Reuss a été, pendant quelques mois de 1831, rédacteur en chef de *L'Alsace constitutionnelle*. Cf. Ponteil, 1932, p. 102-105, et Vincent, 1990, p. 160-163.

<sup>19</sup> Il s'avère qu'en fait ce voyage n'a pas eu lieu dans la Steintal, cadre du récit *Lenz*, cf. Hauschild, 1985a.

<sup>20</sup> Cf. Büchner G., 1988, p. 135-158.

<sup>21</sup> Reuss, 1850-1890, ch. 9, § 25, p. 183-186.

<sup>22</sup> Hauschild, 1985a.

<sup>23</sup> Budde-Holzmann, 1904.

<sup>24</sup> Cf. plus haut note 13. À l'occasion du bicentenaire, j'ai offert une plaquette aux membres de l'Association Édouard et Rodolphe Reuss avec quinze lettres inédites, cf. Vincent, 2004b. Une édition de la correspondance avec le professeur montalbanais Michel Nicolas est en préparation.

<sup>25</sup> Par exemple les lettres des frères Adolph et August Stöber.

Halle<sup>26</sup>, et de quelques privilégiés qui, cent ans plus tard, ont eu l'occasion de le lire<sup>27</sup>. Le roman manuscrit (quatre petits volumes), auquel un voyage de Halle à Berlin effectué en 1826 sert de canevas, est accompagné de multiples vignettes, aquarelles, dessins à la plume et lavis de belle facture exécutés par l'auteur lui-même. Reuss aurait été ravi d'apprendre que trois volumes de sa traduction commentée de la Bible ont été édités en 1908 (réédités en 1923), sous le titre *Die Bücher der Bibel*, dans une édition de grand luxe avec des lavis d'Ephraïm Moses Lilien (1874-1925) dans le plus pur *Jugendstil*<sup>28</sup>.

N'en rajoutons-pas, Reuss n'était pas musicien – il avait même (tout comme Sigmund Freud) une certaine aversion pour la musique. C'est par erreur qu'un chercheur<sup>29</sup> l'identifie avec un homonyme, l'Eduard Reuss, élève de Franz Liszt, qui a orchestré le concerto pathétique en mi-mineur (S 365A).

Mais le Reuss strasbourgeois était définitivement poète, il maîtrisait parfaitement la musique des mots. Et Edmond Jacob, en son temps, exprimait le vœu d'une publication de son œuvre poétique<sup>30</sup>. Certes cette œuvre est modeste, mais de qualité. Ses poèmes, principalement publiés sous le pseudonyme Peregrinus, sont dispersés dans diverses revues assez confidentielles<sup>31</sup>. On en trouve aussi dans sa correspondance. Ainsi ce poème de 1838 dont je ne citerai que les deux dernières strophes<sup>32</sup> :

Droben winkt nach schwerem Gange  
 Der Vollendung Morgengruss,  
 Drückt dir auf die bleiche Wange  
 Ewger Jugend Weihekuss ;  
 Weckt dir alle deine Träume  
 Wahrer im Verklärungslicht  
 Und vergisst, ob sie auch säume,  
 Den bewährten Dulder nicht<sup>33</sup>.

<sup>26</sup> Cf. Vincent, 1997b, p. 376 et passim.

<sup>27</sup> Éd. Reuss, 1827-1830. Des extraits de ce roman ont été édités par Wegscheider, 1926. Le roman a fait l'objet d'une étude littéraire par Schulz, 1927.

<sup>28</sup> Ces volumes ont été présentés lors d'une exposition *Buchkunst im Jugendstil. Bibel und Weltliteratur* à la Württembergische Landesbibliothek de Stuttgart en juin-juillet 1999.

<sup>29</sup> Schmitt, 1909, p. 327s.

<sup>30</sup> Jacob, 1982, p. 518, n. 2.

<sup>31</sup> En particulier dans le *Pfeffel-Album* et *Vogesenrün*. Le *Berliner Reise* contient aussi plusieurs poèmes de Reuss, dont « An die Nympe der Saale », daté du 30 août 1826.

<sup>32</sup> Budde-Holzmann, 1904, p. 49s. Ce long poème a été d'abord adressé à son élève Kienlen avant de l'être à Graf.

<sup>33</sup> Traduction très littérale : « Là-haut fait signe, après un dur parcours, / La salutation matinale de l'achèvement ; / Il [l'achèvement] dépose sur ta joue blême / Le baiser qui sacre une éternelle jeunesse ; / Il t'éveille tous tes rêves / Plus vrais à la lumière transfigurante ; / Et il n'oublie pas, même s'il tarde un peu, / Celui qui a surmonté patiemment les épreuves. »

Bis des Grabes Nebel tagen,  
 Reifet ihm die Himmelsfrucht  
 Wenn er Reichthum im Entsagen,  
 Frieden in Ergebung sucht.  
 Rechne du nicht mit dem Leben,  
 Mit dem Schuldner nicht zu sehr :  
 Hat die Welt dir nichts gegeben  
 Gib, gib du ihr desto mehr !<sup>34</sup>

Ce poème de circonstance, sans prétention, révèle une étonnante souplesse dans le maniement du rythme dit iambique. Aisance aussi dans la superposition suggestive des images. Quant au contenu, on relèvera pour notre propos la proximité avec le personnage de Job, *den bewährten Dulder* (celui qui supporte patiemment les épreuves). Quel privilège pour un traducteur de la Bible de pouvoir manier avec une telle aisance sa propre langue, en l'occurrence l'allemand ! C'est sur ce point que nous aimerions nous attarder tout d'abord.

## I. LA TRADUCTION DU LIVRE DE JOB PAR ÉD. REUSS

Les contemporains français ont été surtout sensibles à l'immense érudition de celui qu'ils appelaient volontiers un « bénédictin protestant »<sup>35</sup> – à l'esprit quelque peu sec, froid, « germanique ». Les lecteurs germanophones ont évidemment apprécié davantage la qualité stylistique de son œuvre écrite dans leur langue. Le comte Wolf Wilhelm Baudissin (1847-1926), qui travaillait déjà dans un autre contexte intellectuel, a pu écrire sans flagornerie dans une recension de l'œuvre majeure de Reuss, la *Geschichte der Heiligen Schriften Alten Testaments*, de 1881 : « ... nous sommes ici en présence de l'œuvre d'art d'un maître du style, qui, en cette qualité, n'a pas son égal parmi les collègues de la discipline »<sup>36</sup>. Wilhelm Nowack (1850-1928), un des jeunes collègues de Reuss à l'Université de Strasbourg, souligne de son côté la congénialité de Reuss avec la littérature poétique de la Bible : « En vertu de son génie poétique, écrit-il, il avait pour la littérature poétique une capacité incomparable de saisir et de rendre adéquatement les sentiments exprimés »<sup>37</sup>. Cette qualité est particulièrement éclatante

<sup>34</sup> « Jusqu'à l'apparition des brumes de la tombe, / Mûrit pour lui le fruit céleste, / Quand il cherche dans le renoncement la richesse, / Dans la soumission la paix. / Ne compte pas sur la vie, / [Ne compte] pas trop sur ce débiteur : / Le monde ne t'a-t-il rien donné, / Donne, donne lui d'autant plus ! »

<sup>35</sup> L'expression se trouve en particulier chez Jean Réville et Ernest Renan.

<sup>36</sup> Baudissin, 1883, p. 826 : « ... wir haben es mit dem Kunstwerke zu thun eines Meisters der Stilistik, welchem als solchem, ... unter den Fachgenossen keiner gleichzustellen ist. »

<sup>37</sup> Nowack, 1893, p. 43 : « er hatte ... für die poetische Litteratur kraft seiner dichterischen Begabung eine unvergleichliche Fähigkeit der An- und Nachempfindung. »

dans les travaux de Reuss sur le livre de Job. L'historien de la littérature August Dietz, dans un article sur Schiller et l'Alsace, le reconnaît : « Sa traduction en vers du livre de Job est un ouvrage de maître »<sup>38</sup>.

Traduire Job est une tâche redoutable. D'abord parce que le texte hébreu est particulièrement difficile : il fourmille de mots rares (d'*hapax legomena*) dont le sens n'est guère assuré – malgré les progrès de la philologie sémitique<sup>39</sup>. Ensuite, parce que les images s'y succèdent d'une manière éblouissante, mais parfois elliptique et dans un enchaînement qui ne correspond pas toujours à notre sensibilité esthétique. Enfin parce que la traduction est dépendante de la compréhension du sens global de l'œuvre. Notre lecture est habitée, voire encombrée, d'une pré-compréhension sur la question de la théodicée, et, dans ce domaine, sur le philosophiquement ou théologiquement correct. À cela s'ajoute le projet ambitieux de livrer une traduction qui soit conforme, congruente avec la qualité poétique de l'original, un original que Reuss considère comme le sommet de la littérature hébraïque<sup>40</sup>.

Ces défis ont préoccupé l'exégète strasbourgeois dès les années 1835 au moins et on peut constater ici, comme dans d'autres domaines, que les options maîtresses, les thèses fondatrices de son œuvre exégétique sont posées entre les années 1833 et 1840, sa période la plus créatrice. Pour ses cours au Séminaire protestant (dès 1828)<sup>41</sup> et les publications qu'il envisage, il se plie à deux exigences avec une discipline de fer : traduire tous les textes bibliques et rassembler toute la littérature exégétique existante<sup>42</sup>. Ainsi, le chapitre sur Job dans son ouvrage de synthèse d'histoire littéraire et de théologie de l'Ancien Testament<sup>43</sup> compte plus de 170 titres (commentaires, monographies, thèses, articles) sur Job. Certaines thèses rarissimes ne se trouvent plus en Europe qu'à

<sup>38</sup> Dietz 1905, p. 169, n. 2 : « Seine metrische Übersetzung des Buches Hiob ist eine Meisterleistung. » Cf. aussi, entre autres, Guthe, 1888, col. 484 ; Budde, 1888, col. 422 ; Fischer, 1890a, p. 24 (« Nous n'avons pas seulement une traduction mais une poésie devant nous » – « Wir haben nicht nur eine Uebersetzung, sondern eine Dichtung vor uns ») ; Fischer, 1890b, col. 693.

<sup>39</sup> Un travail considérable a été fourni par Schultens, 1737. Dans la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle, les exégètes peuvent profiter du Thesaurus et du dictionnaire hébraïque de Wilhem Gesenius.

<sup>40</sup> Reuss, 1881, p. 279 : « ... die Krone der hebräischen Literatur. » Reuss, 1878, p. 18 : « Décidément l'auteur du livre de Job est le plus grand poète des Hébreux. »

<sup>41</sup> Cours, auxquels il faut ajouter ceux qu'il donne dans les diverses Sociétés théologiques qu'il a dirigées, en particulier dans la *Theologische Gesellschaft zu Strassburg* à partir de novembre 1828.

<sup>42</sup> Dans une lettre à Graf du 28 avril 1869 (Budde-Holtzmann, 1905, p. 614), Reuss informe être en possession de 660 folio, 1 950 quarto, 9 700 octavo et 8 000 brochures.

<sup>43</sup> Reuss, 1881, p. 278-292.

la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg avec l'indication « en provenance de la bibliothèque de Reuss ».

Au fil d'une pénétrante recension du commentaire sur Job de l'exégète Heinrich Ewald<sup>44</sup> – la recension est parue en 1839, à l'époque donc de l'écriture du poème cité plus haut – Reuss informe avoir « traduit quelques chapitres de Job en iambes [du moins dans la tonalité globale du rythme iambique puisqu'il y a aussi quelques trochées], sans avoir négligé un seul mot hébreu et sans avoir mis un mot de trop en allemand, avec la seule liberté prise quelques fois de dépasser la frontière habituelle et de ne placer que 4 pieds ou au contraire d'allonger à 6 pieds, ce qui est sans plus autorisé par la métrique hébraïque. L'essai », ajoute-t-il, « a réussi sans aucune contrainte de la syntaxe allemande »<sup>45</sup>.

Bien entendu une traduction versifiée du livre de Job (à partir du texte hébreu) n'est pas une nouveauté. On peut nommer, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les traductions en allemand de Simon Grynäus<sup>46</sup>, de Johann David Cube<sup>47</sup>, de Jakob Chr. R. Eckermann<sup>48</sup>, de Franz Xaver Riedel<sup>49</sup>. Le grand livre de Herder, *Vom Geist der Ebräischen Poesie*, paru pour la première fois en 1782<sup>50</sup>, et qui contient la traduction de plusieurs chapitres du livre de Job, a évidemment donné un nouveau souffle à l'entreprise. Relevons en particulier les tentatives de Johann Rudolf Schärer (1818)<sup>51</sup>, L. F. Melsheimer (1823)<sup>52</sup>, et Georg Libor Eyrich (1824)<sup>53</sup>. Au début des années 1840, deux traductions poétiques du livre de Job vont fournir à Reuss l'occasion, dans des comptes-rendus pour l'*Allgemeine Literatur-Zeitung*, de préciser sa pensée sur les exigences d'une traduction poétique.

Carl Wilhelm Justi, comme Reuss un grand admirateur de Herder, publie sa traduction en 1840<sup>54</sup>. Le compte-rendu date de 1841<sup>55</sup>. Justi traduit en iambes de quatre, cinq ou éventuellement six

<sup>44</sup> Ewald, 1836.

<sup>45</sup> Reuss, 1839, p. 324 : « Rec. [=Reuss] hat den Versuch [de traduire Job en poésie] nachgemacht und einige Capitel des Hiob in Jamben übersetzt, ohn Ein hebräisches Wort auszulassen, noch ein Deutsches zu viel zu setzen, blos mit der Freiheit, einigemal die gewöhnliche Grenze zu überschreiten und blos 4 Füsse zu nehmen oder bis zu 6 zu steigen, was ja auch durch den hebräischen Versbau geschützt ist. Der Versuch gelang ohne alle Beengung der deutschen Syntax. »

<sup>46</sup> Grynäus, 1767.

<sup>47</sup> Cube, 1769-1771.

<sup>48</sup> Eckermann, 1778.

<sup>49</sup> Riedel, 1779.

<sup>50</sup> Herder, 1782.

<sup>51</sup> Schärer, 1818.

<sup>52</sup> Melsheimer, 1823.

<sup>53</sup> Eyrich, 1824.

<sup>54</sup> Justi, 1840.

<sup>55</sup> Reuss, 1841.

pieds<sup>56</sup>, un rythme qui vient comme naturellement au traducteur du livre de Job, rappelle Reuss<sup>57</sup>. Deux écueils doivent être évités, précise-t-il. D'un côté, il faut que la langue de traduction reste « fluide, naturelle sans construction alambiquée, sans réduction abusive de syllabes, sans ajout de petits mots de remplissage (de chevilles) qui dérangent le lecteur »<sup>58</sup>. De l'autre, il ne peut être question de plier, de corriger le texte hébreu pour qu'il corresponde à notre compréhension de ce que *doit* être la poésie hébraïque, sa métrique ou sa strophique. C'est là un thème récurrent dans les ouvrages de Reuss. Il s'insurge contre les exégètes qui éveillent des soupçons sur l'authenticité de versets entiers parce qu'ils paraissent déranger la symétrie des strophes<sup>59</sup>. Les fameuses suppressions d'un stique ou d'un mot du texte hébreu *metri causa*, pour obtenir le rythme régulier qu'il attend – sans base textuelle, sans témoin manuscrit –, lui semblent (à juste titre) illicites<sup>60</sup>.

La deuxième traduction poétique de Job dont Reuss rend compte en 1842 est celle de Johann Gustav Stickel. Originalité de Stickel : son appel à prendre en compte les points diacritiques des téamim, ces savants du Moyen Âge qui, pour garantir une lecture grammaticale correcte, peut-être aussi pour permettre une cantilation uniforme du texte hébreu, ont regroupé les mots dans des petits ensembles à l'aide de points diacritiques. Ceux qui connaissent les traductions de plusieurs livres bibliques par l'actuel poète et théoricien Henri Meschonnic seront familiers avec ce phénomène. Or, depuis l'étude de Robert Lowth<sup>61</sup>, relayée en Allemagne par Michaelis<sup>62</sup> et Herder, – et jusqu'à aujourd'hui –, on tient pour la caractéristique principale de la poésie hébraïque (et pour son trait distinctif par rapport à la prose) le parallélisme des membres. Bien que parfois les subdivisions des téamim, dont jusqu'à aujourd'hui – contrairement à ce qu'en dit Meschonnic – la logique et la

<sup>56</sup> Reuss, 1841, col. 463.

<sup>57</sup> Reuss, 1841, col. 464 : « Das jambische Mass bietet sich so natürlich an, dass selbst Uebersetzungen, welche ganz frei in der Form sich bewegen wollen ...unwillkürlich jeden Augenblick das Metrum finden, ohne es gesucht zu haben. ».

<sup>58</sup> Reuss, 1841, col. 464 : « Wenn nur die Sprache dabei ungezwungen bleibt, keine verstellten Konstruktionen, keine gehäuften Wortabkürzungen, keine müssigen Flickwörter den Leser stören. ».

<sup>59</sup> Cf. Reuss, 1857, p. 272.

<sup>60</sup> Option qui l'éloigne des exégètes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais qui le rapproche des chercheurs actuels qui adhéreront aisément au principe qu'il établit : « Die Kürze oder Länge der Verszeilen ist überall bei guten Dichtern im Verhältniss zum Inhalt, sey es im ganzen Gedichte, wo es ein einziges Metrum hat, sey es in einzelnen Theilen desselben, wo ein Wechsel gestattet war » (« La brièveté ou longueur des vers, chez de bons poètes, est toujours en relation avec le contenu, soit dans l'ensemble du poème, où il a une même mesure rythmique, soit dans ses diverses parties, lorsqu'un changement était autorisé »), Reuss, 1842, col. 460.

<sup>61</sup> Lowth, 1753.

<sup>62</sup> Michaelis, 1770.



motivation ne sont pas toujours intelligibles<sup>63</sup>, correspondent, en gros, à une subdivision du vers en deux hémistiches, assez souvent elles s'y opposent en détruisant le parallélisme. Reuss rappelle alors que « poètes et téamim sont des individus bien distincts dans leur motivation intérieure et dans le temps [les téamim travaillent dans la deuxième moitié du premier millénaire de notre ère<sup>64</sup>] »<sup>65</sup>. Suivre la ponctuation des téamim, impliquerait, écrit-il, que « le poète n'a écrit ni pour l'oreille (par le rythme), ni pour l'intelligence (par la suite calculée des mots), ni pour le cœur (dans le choix des tournures), mais pour des besoins grammaticaux et pour des exercices logiques »<sup>66</sup>.

La réputation de Reuss comme fin connaisseur de la poésie hébraïque lui a valu d'être désigné pour écrire l'article « Hebräische Poesie » dans l'imposante encyclopédie protestante *Realenzyklopädie für protestantische Theologie und Kirche* – l'article est paru en 1856<sup>67</sup>.

Il faut attendre le début de l'année 1869 pour que Reuss livre au grand public une traduction (bien que partielle encore) du livre de Job. À cette époque, Reuss jouit surtout, en France, d'une grande réputation comme historien de la littérature néotestamentaire. Rappelons, en passant, que si l'exégète strasbourgeois enseigne depuis quarante ans au Séminaire protestant, ce n'est qu'en 1865, à l'âge de 61 ans, qu'il a été titularisé comme professeur de la Faculté de théologie. Cette question de nomination a été pour lui une perpétuelle cause d'amertume envers l'administration française<sup>68</sup>.

<sup>63</sup> Cf. Revell, 2000.

<sup>64</sup> On envisage aujourd'hui que leur travail précède celui de la transcription de la vocalisation.

<sup>65</sup> Reuss, 1842, p. 459 : « Dichter und Punktator sind innerlich und äusserlich geschiedne Individuen » (col. 459).

<sup>66</sup> Reuss, 1842, p. 460 : « ... schiene ja der Dichter nicht für das Ohr (im Rhythmus), nicht für den Verstand (in der berechneten Wortfolge), nicht für das Gemüth (in der Wahl der Wendungen), sondern für grammatische Bedürfnisse und logische Uebungen geschrieben zu haben. ».

<sup>67</sup> Reuss, 1856. Reuss a traduit et adapté cet article dans l'introduction à la cinquième partie de *La Bible : Poésie lyrique* (voir Reuss, 1879, p. 3-24).

<sup>68</sup> Chargé de cours à la Faculté depuis 1838, Reuss avait demandé sa titularisation après l'obtention du doctorat qu'il avait reçu de l'Université de Jéna en 1842 et surtout après sa nomination, la même année, comme successeur de Baumgarten-Crusius à la chaire de Nouveau Testament de la Faculté de Théologie de Jéna, nomination qu'il a toutefois déclinée. Début 1869 se produisent de nouvelles frictions avec le ministère de l'instruction publique. Alors qu'au 1<sup>er</sup> janvier, son collègue Charles Guillaume Schmidt est promu à la première classe, Reuss ne l'est qu'à la seconde. C'est sous la pression du corps professoral et du recteur de l'Académie du Bas-Rhin que le ministre Victor Duruy revient sur sa décision et nomme Reuss professeur titulaire de première classe rétroactivement à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1869. Reuss va avoir 65 ans !.

Mais voici ici un échantillon de sa traduction, les vv. 2s et 9-13 du ch. 3<sup>69</sup> :

Fluch dem Tag, da ich geboren,  
 der Nacht die sprach : ein Knäblein ist empfangen !  
 Der Tag, wär' er doch Nacht geblieben,  
 Und hätte droben Gott ihn nicht hervorgesucht,  
 Die heitre Sonne nimmer ihn bestrahlt !  
 [...]  
 O dass doch Dunkel ihrer Dämmerung Sterne  
 Gedeckt, dass sie umsonst auf Licht geharrt,  
 Und nie geschaut der Morgenröthe Wimpern !  
 Weil sie mir nicht verschloss des Lebens Pforte,  
 Den Jammer nicht vor meinem Auge barg !  
 Und warum bin ich nicht sofort gestorben,  
 Als ich dem Mutterschosse mich entwand ?  
 Warum doch fand ich Kniee mich zu wiegen,  
 Und eine Brust daraus ich Labung sog ?  
 Jetzt läg' ich doch und rastete,  
 Ich schliefe nun und hätte Ruh, [...]

La traduction répond parfaitement aux critères que le traducteur s'est imposé : respect du rythme, tonalité iambique sans monotonie, régularité souple du vers sans imposer un hexamètre ou un pentamètre mécanique et artificiel qui dénaturerait le souffle de l'hébreu. Liberté malgré tout vis-à-vis du texte : « le jour » au lieu de « ce jour » (Bible de Luther : « derselbe Tag »)<sup>70</sup>, mais le démonstratif hébreu trouve son équivalent par la répétition « Der Tag, wär *er*. » Cette traduction est vraiment réussie. On peut comprendre l'enthousiasme des auditeurs et, vingt ans plus tard, des lecteurs qui auront accès, en 1888, à la traduction complète du livre.

Qu'en est-il de la traduction du livre de Job par Reuss en français dans *Philosophie religieuse et morale des Hébreux*, sixième volume de *La Bible*, parue chez Fischbacher en 1878<sup>71</sup> ? Plusieurs traductions poétiques avaient été publiées en français au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, celles de Louis Bridel (1818)<sup>72</sup>, d'Eugène Genoude (également en 1818)<sup>73</sup>, de B. M. F. Lavasseur (1826)<sup>74</sup>, de

<sup>69</sup> À part quelques minimes divergences de ponctuation, la traduction est la même en 1869, 1888 et 1894. En 1869, Reuss ne traduit pas le v. 2, et il prend « Tag/jour » pour le sujet des vv. 9s – (« seiner Dämmerung Sterne », « dass er... geharrt », « weil er mir verschloss... ») alors que le sujet est bien la nuit – sans doute parce qu'il avait sauté, comme je le fais aussi, les vv. 4-8.

<sup>70</sup> Une comparaison avec la Bible de Luther (édition du XVIII<sup>e</sup> siècle), ici très prosaïque et lourde et philologiquement moins correcte : « Derselbe Tag müsse finster seyn, und Gott von oben herab müsse nach ihm fragen. Kein Glanz müsse über ihn scheinen. »

<sup>71</sup> Reuss, 1878.

<sup>72</sup> Bridel, 1818.

<sup>73</sup> Genoude, 1818. Traduction qui inspirera Lamartine.

<sup>74</sup> Lavasseur, 1826.

Jean-Marie Dargaud (1839), d'un anonyme en 1848<sup>75</sup>, de Renan surtout (1859)<sup>76</sup>. À vrai dire, les règles de la poésie française classique (sa métrique stricte, sa rime obligée) ne permettent pas une traduction philologiquement exacte de l'hébreu en vers français. Il faudrait tellement s'éloigner du texte de base qu'il s'agirait nécessairement d'une réécriture<sup>77</sup>. Toutefois, le respect des césures principales, des répétitions et des images du texte hébreu suffit à donner à la traduction une dimension poétique. Ainsi, sans être de la poésie française, la traduction de Renan tout en étant philologiquement aussi exacte que possible, est belle<sup>78</sup> :

Périsset le jour où je suis né,  
Et la nuit qui a dit : Un homme est conçu.

Que ce jour se change en ténèbres ;  
Que Dieu ne l'éclaire pas d'en haut,  
Que la lumière ne brille pas sur lui !  
[...]

Que les étoiles du matin soient obscurcies,  
Qu'elle attende la lumière, sans que la lumière vienne,  
Et qu'elle ne voie point les paupières de l'aurore ;  
Puisqu'elle n'a point fermé le ventre qui me porta,  
Et ne m'a point ainsi épargné la douleur !

Que ne suis-je mort dès le sein de ma mère,  
Au sortir des entrailles, que n'expirai-je !

Pourquoi deux genoux sont-ils venus me recevoir,  
Et deux seins m'inviter à les sucer ?

Maintenant, je me reposerais,  
Je dormirais dans une paix profonde, [...]

Avant d'entendre la traduction du même passage par Reuss, rappelons qu'il n'était pas évident du tout qu'il écrivit en français. Non qu'il ne connût parfaitement la langue française, mais l'allemand, un allemand d'ailleurs très personnel, « qui avait la grâce du français » (*französische Grazie*), remarque un recenseur<sup>79</sup> – était sa langue.

<sup>75</sup> Anonyme, 1848.

<sup>76</sup> Renan, 1859.

<sup>77</sup> À titre d'exemple, on peut citer ces vers de Lamartine dans « La poésie sacrée » extrait des *Méditations poétiques* de 1820 (Lamartine, 1997, p. 77s). Le poète réorganise la série des images de Job 3 pour donner :

« Ah ! périsse à jamais le jour qui m'a vu naître ! / Ah ! périsse à jamais la nuit qui m'a conçu ! / Et le sein qui m'a donné l'être ; / Et les genoux qui m'ont reçu !

« Que du nombre des jours Dieu pour jamais l'efface ; / Que, toujours obscurci des ombres du trépas, / Ce jour parmi les jours ne trouve plus sa place, / Qu'il soit comme s'il n'était pas !

« Maintenant dans l'oubli je dormirais encore, / Et j'achèverai mon sommeil / Dans cette longue nuit qui n'aura point d'aurore, / Avec ces conquérants que la terre dévore, / Avec le fruit conçu qui meurt avant d'éclorre / Et qui n'a pas vu le soleil. »

<sup>78</sup> Sur la traduction et l'interprétation de Renan, cf. Caquot, 1991.

<sup>79</sup> O. Eggeling (1893, col. 98) atteste aussi d'une combinaison de « deutscher Gründlichkeit mit französischer Anmut ».

Edmond Jacob n'a pas tort de faire un rapprochement, *mutatis mutandis*, avec l'écriture de Heine<sup>80</sup>. Il a écrit en français presque contre sa volonté, d'abord sous la pression des étudiants du midi de la France qui venaient parfaire leurs études de théologie à Strasbourg. Connaissant les germanismes de son style, il donnait ses textes à corriger à sa femme<sup>81</sup> et sans doute aussi à son infatigable *factotum* Édouard Cunitz. Reuss savait à l'avance qu'à Paris on critiquerait son style. Dans les renseignements confidentiels qu'ils envoient annuellement au Ministère de l'Instruction publique, les Recteurs successifs de l'Académie du Bas-Rhin ne peuvent s'empêcher d'écrire régulièrement sous la rubrique « élocution » : « pénible en français »<sup>82</sup> ou « avec un accent germanique »<sup>83</sup>. Renan, dont la prose, en effet, est superbe, note également dans ses rapports successifs à la Société Asiatique : « La traduction des livres poétiques de la Bible, pour être accomplie au point de vue littéraire, suppose un écrivain, et M. Reuss n'a pas la prétention de l'être en français », ainsi en 1875<sup>84</sup>. En 1877 : « À M. Reuss, rien ne manque, au moins sous le rapport de la science. La langue, pour certains livres poétiques, ne paraîtra peut-être pas toujours assez littéraire ; elle manque de sonorité, de timbre, d'élasticité »<sup>85</sup>. En 1880 : « Sous le rapport littéraire, il laisse à désirer. La langue, surtout dans les parties éloqu岸tes ou poétiques, peut quelquefois paraître lourde et embarrassée »<sup>86</sup>. Prenons comme exemple les mêmes versets du ch. 3 :

Périsset le jour où je suis né,  
 La nuit qui dit : un homme est conçu !  
 Ah, que ce jour-là fût resté ténèbres !  
 Que Dieu ne l'eût point évoqué d'en haut !  
 Que l'aurore ne l'eût point éclairé ! [...]

Que les étoiles de son crépuscule se fussent obscurcies !  
 Qu'elle eût en vain attendu la lumière !  
 Qu'elle n'eût point vu les paupières de l'aurore !  
 Parce qu'elle ne m'a pas fermé les portes du sein maternel,  
 Pour cacher la misère à mes yeux.  
 Pourquoi ne suis-je mort dès le sein de ma mère ?  
 Que n'ai-je péri en sortant de ses entrailles ?  
 Pourquoi des genoux sont-ils venus me recevoir ?  
 Pourquoi ai-je trouvé des mamelles pour me nourrir ?  
 Maintenant je serais couché et tranquille,  
 Je dormirais, je serais toujours en repos, [...]

<sup>80</sup> Jacob, 1982, p. 518.

<sup>81</sup> Cf. la correspondance avec Michel Nicolas.

<sup>82</sup> Cf. Archives Nationales Paris, F17 21602, par exemple le 2 juin 1860 ; le 7 juin 1861.

<sup>83</sup> Par exemple le 3 mai 1869.

<sup>84</sup> Renan, 1875 (sur les Psaumes), p. 29.

<sup>85</sup> Renan, 1877 (sur les Prophètes), p. 27s.

<sup>86</sup> Renan, 1888 (sur d'autres volumes de *La Bible*), p. 42.

La traduction est plus fidèle à l'hébreu que celle de Renan, mais quel contraste avec le style de sa traduction allemande qui est tout aussi fidèle ! Les deux iambes sonores « Der Nacht die sprach » devient un fade « La nuit qui dit », ce qui sonne en effet moins bien que « Et la nuit qui a dit » de Renan. Le choix du plus-que-parfait du subjonctif (« fût resté ténèbres », « ne l'eût point évoqué », etc.) n'est pas heureux. Reuss le justifie, bien que le texte hébreu ait un inaccompli, en notant que « Job vit, et que le jour où son existence a commencé appartient au passé »<sup>87</sup>. Problème logique sans doute, mais il y a dans l'inaccompli de l'hébreu une figure rhétorique (ou ce que les sémioticiens appellent un débrayage) qui ne choque pas vraiment le lecteur.

Nous donnerons plus loin un autre exemple de traduction en évoquant la conception reussienne du message de Job, mais il nous faut maintenant esquisser la position de Reuss concernant les grandes questions exégétiques qui ont été soulevées durant le XIX<sup>e</sup> siècle et qui n'ont pas perdu de leur pertinence aujourd'hui, en particulier : A quel genre littéraire le livre appartient-il ? Est-il composite ? Quel est le but poursuivi par l'auteur ? Quel message veut-il transmettre ?

## II. LE GENRE LITTÉRAIRE

Le livre de Job a été classé sous le genre de l'épopée, du drame ou du poème didactique. Dès sa première publication sur cette question, en 1839 – et, plus tôt, dans son enseignement –, Reuss a clairement démontré que la notion même de « poème narratif » est inappropriée pour décrire la poésie biblique en général. En l'occurrence, dans le livre de Job, l'élément narratif se trouve dans le cadre *en prose* précisément et non en poésie, alors que les dialogues en poésie ne font pas avancer l'action, ne sont pas narratifs. Ainsi, les trois grands genres littéraires propres à la littérature européenne, le lyrique, l'épique et le dramatique, ne se recoupent guère avec les catégories littéraires bibliques qui, elles, seraient plutôt à classer en deux : le lyrique (le *shîr*) et le didactique (le *mâshâl*). Outre que Job n'est guère présenté par l'auteur comme un héros merveilleux, l'absence dans la partie poétique de toute narration exclut l'attribution de Job au genre de l'épopée<sup>88</sup>. Les dialogues certes font penser éventuellement au genre dramatique.

<sup>87</sup> Reuss, 1878, p. 35 note 1.

<sup>88</sup> Le genre de l'épopée a été soutenu par les exégètes Stufs, 1773, Lichtenstein, 1773, Ilgen, 1789, et Genung, 1891.

Heinrich Ewald, le grand exégète de Göttingen avec lequel Reuss a eu plusieurs fois maille à partir<sup>89</sup>, plaide, en 1836<sup>90</sup>, en faveur de cette catégorie du drame. Le Strasbourgeois lui oppose trois types d'argument, d'ordre psychologique, historique et littéraire. Au niveau psychologique, il fait valoir que dans l'écriture dramatique l'auteur doit s'effacer et « empiéter dans une individualité étrangère, devenir un autre, échanger sa nature contre quelque chose d'étranger »<sup>91</sup>. Or la poésie hébraïque serait essentiellement subjective<sup>92</sup>. Au niveau historique, le drame se développe généralement à partir de l'épopée, or les Hébreux n'ont pas connu l'épopée. Au niveau littéraire enfin : un dialogue ne fait pas un drame ; ni Platon ni Cicéron ne sont des dramaturges. Les dialogues ne font pas avancer l'action et le récit en prose qui contient l'action n'appartient justement pas au genre dramatique<sup>93</sup>. De plus la plupart des interventions des amis et surtout de Job lui-même relèvent davantage de la tirade et du monologue que du dialogue. Reste alors le genre didactique. Le cadre en prose est clairement une parabole, telle qu'un sage pourrait la formuler pour exposer une idée religieuse.

Trente ans plus tard (1869, repris en 1878), Reuss est plus nuancé concernant le genre littéraire : « L'élément narratif occupe une place trop petite pour qu'on puisse classer le livre dans le genre épique. Du drame il n'a que le dialogue [...], bien qu'on doive reconnaître que la lutte de l'homme avec son destin et avec lui-même est un sujet tragique par excellence ». Mais le genre « poésie didactique » ne convient pas non plus, car l'auteur « répartit les opinions divergentes, de l'antagonisme desquels il s'agit de dégager la vérité, entre plusieurs personnages, et loin de prendre le ton magistral de l'enseignement, qui chez les auteurs les plus estimés de cette catégorie devient si facilement pédantesque, il s'élève partout au lyrisme le plus sublime et le plus entraînant »<sup>94</sup>. Bref, Job est une œuvre inclassable dont la singularité tient à la fois au génie de l'auteur et à l'aspect composite de l'œuvre.

L'œuvre est composite, mais cette composition est-elle due au projet initial d'un auteur ou à une histoire rédactionnelle ? Ainsi les discours d'Elihou (ch. 32-37) ont été considérés dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle comme une interpolation<sup>95</sup>. Puis, au début du XIX<sup>e</sup>, le

<sup>89</sup> Cf. Vincent, 1993.

<sup>90</sup> Ewald, 1836.

<sup>91</sup> Reuss, 1839, p. 312.

<sup>92</sup> L'idée est reprise dans Reuss, 1856, et 1879, p. 8.

<sup>93</sup> Eichhorn, 1787, p. 491, avait déjà insisté sur ce point.

<sup>94</sup> Reuss, 1869, p. 15 (traduction française dans Reuss, 1878, p. 14). Mentionnons, à propos du genre littéraire, qu'en 1866 Pierre Leroux, un personnage haut en couleur, avait proposé une reconstruction du livre de Job sous forme de drame, un drame dont l'auteur aurait été le prophète Ésaïe (Leroux, 1866).

<sup>95</sup> Cf. Wahl, 1992, et Witte, 1993 et 1994.

prologue et l'épilogue ont été perçus comme des additions postérieures. De même le discours sur la sagesse (ch. 28) ou encore les descriptions de Béhémot et de Léviathan (ch. 40,15 à 41,25).

Reuss est généralement très modéré en critique littéraire. Non par manque d'esprit critique ou par précaution ecclésiastique – il a enseigné dès 1833 que l'écriture des Prophètes précédait celle de la Loi et que le Psautier contenait des psaumes de l'époque macchabéenne. C'est le souci critique de ne pas affaiblir ses hypothèses de travail en construisant des hypothèses secondaires sur ces hypothèses de base qui le rend prudent. Une surcharge d'hypothèses ne rend-elle pas le résultat final improbable et peu scientifique ? Jusqu'à aujourd'hui d'ailleurs, les sciences bibliques ne souffrent-elles pas dans ce domaine d'hypertélie ? L'hypothèse de l'interpolation déplace la difficulté rencontrée et crée parfois plus de problèmes qu'elle n'en résout. De plus, elle est souvent employée par les exégètes d'une manière abusive comme une solution de facilité, c'est-à-dire sans avoir soupesé tous les arguments qui pourraient rendre compte de l'aspérité du texte. En critique littéraire aussi vaut la règle *lectio difficilior lectio melior*. À cet égard encore, cette modération ou réticence à « disloquer les livres en fragments » a fait considérer Reuss, vers la fin du siècle, par des gens comme Maurice Vernes<sup>96</sup>, comme « dépassé ». Sa position devrait être mieux comprise aujourd'hui. « ... il nous semble », écrit judicieusement Reuss en 1881, « que beaucoup de ce qui a été avancé concernant l'intégrité du livre [de Job] provient de l'impression [subjective] que ce que l'auteur apporte [comme réponse concernant le problème de la théodicée] ne suffit pas au questionnement religieux et philosophique actuel. » Et il poursuit : « En fait c'est l'auteur même qu'on critique et on entreprend pour cette raison des expériences orthopédiques avec ce livre (*orthopädische Experimente*), comme si, 700 ans av. J.-C., la philosophie aurait dû être aussi avancée qu'aujourd'hui, alors qu'en fait cette dernière est loin d'être arrivée à une solution malgré tous les progrès de la connaissance chrétienne et rationnelle »<sup>97</sup>.

<sup>96</sup> Cf. Vernes, 1889, p. 6. En 1880 déjà, Vernes reproche à Reuss de n'avoir pu « se résoudre à distinguer sévèrement les états successifs par lesquels est passé le livre de Job » (cf. Vernes, 1880b, p. 229). Les propositions (hasardeuses) de Vernes sur les états successifs du livre de Job sont présentées dans son article sur Job (cf. Vernes, 1880a).

<sup>97</sup> Reuss, 1881, p. 290 : « ... aber es will uns bedünken dass gar vieles in Beziehung auf die Integrität des Buchs vorgebracht worden ist aus dem Eindruck entsprungen ist dass für unser heutiges religiöses und philosophisches Denken das was der Vf. gibt nicht ausreicht. Man kritisiert im Grunde den Vf. selbst und macht deswegen an seinem Buche orthopädische Experimente, als wenn 700 Jahre v. Chr. die Philosophie schon so weit hätte sein müssen wie jetzt, wo sie bei allem Fortschritt in christlicher und Vernunft-Erkenntnis doch auch noch nicht ans Ziel gekommen ist. ».

Ceci dit, n'exagérons rien. Si Reuss pense que le cadre en prose est une libre création de l'auteur même des dialogues et s'il ne voit pas la nécessité de supprimer des chapitres 40s les descriptions de l'hippopotame et du crocodile (seul un critère esthétique déplacé, une affaire de goût, justifierait une telle opération)<sup>98</sup>, il n'en considère pas moins les discours d'Elihou, il est vrai après avoir longtemps hésité<sup>99</sup>, comme secondaires. Concernant le poème sur la sagesse inaccessible du ch. 28, il n'est pas encore arrivé, en 1878, « à une solution nette et irréfragable »<sup>100</sup>. Dix ans plus tard, il est plus assuré : ce chapitre aurait été composé par un lecteur auquel aurait manqué un résultat positif du débat, un enseignement final clair et pratique : exercer le droit et laisser agir Dieu à sa guise<sup>101 102</sup>.

### III. LE MESSAGE DU LIVRE DE JOB

Le XIX<sup>e</sup> siècle est un siècle d'antinomies. Il navigue, dans l'interprétation du livre de Job, entre une vision romantique qu'on pourrait illustrer par les fascinantes gravures de William Blake (1757-1827) sur le livre de Job<sup>103</sup> – lecture mystique et visionnaire –, et une interprétation morale dans la ligne de Kant. Le philosophe de Königsberg admire, dans le récit en prose, le personnage qui agit d'une manière désintéressée : il agit par *devoir* et non par intérêt. Il approuve, dans les dialogues en poésie, la *sincérité* de l'homme éprouvé. Job ose entrer en contestation avec Dieu sur le fondement de sa conscience morale (et non sur celui du dogme). Bel exemple alors d'une religion authentiquement morale<sup>104</sup>.

Cette ligne d'interprétation se retrouve chez le collègue de Reuss à la Faculté strasbourgeoise, le kantien Jean-Frédéric Bruch (1792-1874), auteur d'une monographie sur l'enseignement sapientiel des Hébreux (*Die Weisheitslehre der Hebräer*) publiée en 1851<sup>105</sup>.

<sup>98</sup> Reuss, 1878, p. 28.

<sup>99</sup> En 1839, Reuss hésite à suivre Ewald sur ce point. En 1842 il se dit impressionné par les arguments de Stickel en faveur de l'authenticité des discours d'Elihou.

<sup>100</sup> Reuss, 1878, p. 29.

<sup>101</sup> Reuss, 1888, p. 33 : « Es will mich bedünken dass dieses fragliche Capitel ebenfalls der Versuch eines Lesers ist welcher eben ein solches positives Ergebniss, die klare und bündige praktische Schlusslehre, in dem Gedichte vermisste : Recht thun und Gott walten lassen ! ».

<sup>102</sup> En 1888, Reuss se permet également de transposer le passage 26,5-14 après 25,1-6, ce qui rendrait le discours de Bildad (25,1-6) plus substantiel. La délicate question du troisième cycle des discours (ch. 22-27, éventuellement 22-28) n'a toujours pas trouvé de solution unanimement acceptée.

<sup>103</sup> Blake, 1825. Ces gravures ont été sans doute plus célèbres au XX<sup>e</sup> qu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>104</sup> Kant, 1791.

<sup>105</sup> Bruch, 1851. Bruch a été le doyen quasi inamovible de la Faculté protestante de Strasbourg de 1834 à 1872 et premier recteur de l'Université allemande. Bruch a été aussi influencé par l'idéalisme modéré d'Immanuel Hermann Fichte, le fils de Johann Gottlieb Fichte.



Elle est présente aussi sous une forme plus idéaliste, fichtéenne, chez Michel Nicolas. Le professeur montalbanais imagine que le livre de Job a été écrit dans le but de contrecarrer l'influence néfaste du livre de l'Ecclésiaste. L'Ecclésiaste mettrait en cause le dogme de la rétribution pour aboutir à une sorte d'hédonisme ou d'épicurisme : l'étude de la science et de la sagesse serait un vain tourment de l'esprit et il ne resterait qu'à jouir du temps présent. L'auteur du livre de Job s'opposerait alors à ce scepticisme égoïste pour rétablir « en définitive l'antique doctrine mosaïque »<sup>106</sup>, c'est-à-dire, pour Nicolas, un moralisme hautement spirituel. « Qui ose critiquer la Providence [« l'Être existant par lui-même »]<sup>107</sup> sans savoir ? », comme le fait l'Ecclésiaste, serait au cœur du message du livre de Job.

La lecture de Reuss est beaucoup plus fine, nuancée (qualité essentielle d'un bon exégète), même si on pourrait aussi soupçonner un phénomène de projection lorsqu'il déclare que « le grand écrivain auquel nous devons le livre de Job est poète et peintre plutôt que philosophe »<sup>108</sup>. Reuss part d'un constat de bon sens : la doctrine de la justice distributive se vérifie globalement dans la société, mais elle n'offre pas de solution satisfaisante pour expliquer les malheurs dont souffrent les individus. Ainsi, « l'immense cataclysme qui est venu engloutir la France », écrit-il en octobre 1870, « lui fait expier enfin cette affreuse manie de faire des révolutions tous les quinze ans et de se jeter tout-à-tour dans les bras de l'anarchie et du despotisme, sans jamais supporter un gouvernement régulier et sensé, et sans jamais rien comprendre aux conditions de la vraie liberté »<sup>109</sup>. Toutefois cette loi de la solidarité ne suffit pas pour expliquer le sort de l'individu, en l'occurrence de l'innocent. Le livre de Job constate le fait mais sans apporter de solution théorique, intellectuelle, à ce problème. En ce sens il ne s'agit pas d'une théodicée. L'auteur a voulu bien plutôt « montrer que la raison est impuissante à résoudre de pareils problèmes, et qu'avec les moyens dont elle dispose elle risque toujours de se fourvoyer et de tomber dans l'erreur, tout en partant de principes vrais et incontestables »<sup>110</sup>.

Reuss rejette en conséquence deux solutions qui lui semblent avoir été indûment extrapolées.

Première solution : l'opinion naïve selon laquelle la moralité se trouverait à la fin du récit, lorsque Dieu restaure Job dans la prospérité. Comme s'il était acquis qu'une fois l'épreuve patiemment

<sup>106</sup> Nicolas, 1859, p. 105s.

<sup>107</sup> Cf. à ce sujet, provisoirement, Vincent, 2004a.

<sup>108</sup> 1878, p. 285.

<sup>109</sup> Lettre du 22 octobre 1870 à J. J. C. Chenevière (1783-1871, professeur de théologie à l'Académie de Genève), cf. Vincent, 2004b, p. 26.

<sup>110</sup> Reuss, 1878, p. 18.

surmontée, réparation serait faite de toutes les injustices subies. La leçon théologique serait alors banalement qu'il suffit d'être patient. La perte d'un enfant peut-elle être réparée par la naissance d'un autre ? Non. Ne constatons-nous pas dans le monde réel que l'innocent périt ? La fin du récit de Job, développe-t-il, ne fait que répondre à une exigence littéraire, elle n'appartient qu'à la forme du livre, à la poésie. Reuss parle ici de « justice poétique » (*poetische Gerechtigkeit*)<sup>111</sup>. Cette réparation est « fictionnelle », nécessaire à la logique du récit. Elle satisfait le lecteur, mais n'apporte aucune réponse théologique au problème réel de la souffrance de l'innocent.

Deuxième solution, traditionnelle : « ... ce saint homme [Job] professe le dogme de la résurrection future »<sup>112</sup>. Cette affirmation de l'abbé Bergier, à la fin du XVIII<sup>e</sup>, se base sur la fameuse profession de foi « Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'il se lèvera, le dernier sur la poussière » (Job 19,25). Affirmation qui se poursuit par « après que ma peau aura été détruite, depuis ma chair je verrai Dieu (v. 26). La Vulgate traduit « dans ma chair » (*in carne mea videbo Deum meum*). La préposition hébraïque *min* peut avoir au moins deux sens : « depuis ma chair » ou « sans ma chair (je verrai Dieu). » Bergier, avec la tradition<sup>113</sup>, comprend évidemment « à partir de ma chair (c'est-à-dire de ma chair restituée, ressuscitée)<sup>114</sup>, je verrai Dieu ». Ewald<sup>115</sup>, avec un *a priori* plus philosophique (l'immortalité de l'esprit, garante de l'action morale et d'une perfectibilité sans fin) penche pour le *min privativum* : « sans ma chair (c'est-à-dire comme pur esprit immortel) je verrai Dieu. » Renan est hésitant. Il traduit « privé de ma chair, je verrai Dieu » et explique : Job « espère que Dieu lui fera dans l'enfer une place à part, où il restera en réserve jusqu'à ce qu'il revienne à la vie ; il sait qu'il sera vengé, et la vive intuition des justices de l'avenir lui faisant dépasser la mort, il déclare que son squelette verra Dieu »<sup>116</sup>. Reuss, plus soucieux de ne pas se laisser influencer par des représentations anachroniques, qu'elles soient d'origine

<sup>111</sup> Reuss, 1878, p. 23 ; 1888, p. 23.

<sup>112</sup> Bergier, 1789, p. 343.

<sup>113</sup> L'exégèse traditionnelle chrétienne perçoit dans le *goël* (le rédempteur) le Christ lui-même. Anonyme, 1759 : Job « vivoit dans l'attente du Messie, qu'il regardoit comme le médiateur qui devoit réconcilier l'homme avec Dieu ; il espéroit en lui... » L'interprétation traditionnelle hésite à vrai dire entre deux interprétations : soit Job est habité par l'espérance d'être restauré de son vivant – ce qui correspond à l'épilogue du livre (ainsi, entre autres, Ambroise et Calvin), soit il attend la résurrection finale (ainsi Luther, et, parmi les auteurs plus récents, Hengstenberg, 1875, p. 67).

<sup>114</sup> Ainsi par exemple Dargaud, 1839 : « Et après que mon corps aura été rongé, ma peau se revêtira, et du fond de la chair je verrai Dieu. » Lamartine se réfère à ce verset lorsqu'il écrit : « Et l'on éprouve un peu ce que Job éprouva / Lorsque de son fumier son ange le leva » (Lamartine, 1997, p. 1128s – contrairement à la note de l'éditeur qui renvoie, p. 1910, à Job 33,24s).

<sup>115</sup> Ewald, 1836 *ad locum*.

<sup>116</sup> Renan, 1859, p. LXXXIII.

chrétienne ou idéaliste, cherche à comprendre le passage strictement dans le contexte de la littérature vétérotestamentaire : textes juridiques pour le *goël* (le rédempteur) et textes psalmiques pour l'expression de confiance, l'assurance d'être entendu dès à présent dans la situation de détresse. Il traduit (19,23-27)<sup>117</sup> :

Ah ! que mes paroles fussent écrites !  
 Ah ! qu'elles fussent consignées dans un livre !  
 Qu'avec un burin de fer, et du plomb,  
 Elles fussent gravées dans le roc pour toujours !  
 Mais je sais que mon défenseur vit,  
 Et qu'à la fin il se lèvera sur ma poussière :  
 Dépouillé de ma peau qui tombe en lambeaux,  
 Privé de ma chair – je vois Dieu,  
 Oui, je le vois, prenant mon parti,  
 Mes yeux le voient, et non en ennemi...  
 Mon cœur se consume de désir en mon sein !

L'argumentaire exégétique de Reuss est solide. Outre l'argument structurel que le livre devrait s'arrêter avec ces paroles si la solution au problème de l'injustice était la résurrection future (pourquoi poursuivre le débat avec les amis, pourquoi introduire les longs discours divins ?), il note que le fait de tailler dans le roc une inscription pour que les générations futures comprennent qu'il est innocent s'accorde mal avec une telle espérance. Il remarque ensuite que, si Job exprime bien qu'envers et contre tout Dieu est juste, qu'en sa qualité de *goël*, il se lèvera pour parler en sa faveur et le déclarer innocent (en hébreu : *tâm*), cette assurance est théocentrique ; elle ne dit rien sur son sort personnel *post mortem*. Enfin, le « sentiment religieux » de Job se déploie magnifiquement dans une situation désespérée : par les yeux de la foi, il voit Dieu en défenseur, en ami et non plus en ennemi. Reuss traduit au présent : « je vois Dieu » et ajoute à l'hébreu (seulement dans sa traduction française) « (je vois Dieu) prenant mon parti ». Il voit Dieu prendre sa défense et le justifier. Il n'y a donc pas ici, conclut Reuss, de réflexion sur la vie outre-tombe. Le langage est celui, hyperbolique ou « excessif », comme aime à dire Ricœur, des psaumes de confiance où l'orant fait appel à Dieu contre Dieu.

L'interprétation de ce texte difficile reste controversée, mais on appréciera ici les qualités d'exégète du théologien strasbourgeois,

<sup>117</sup> Reuss, 1878. On notera ici aussi la supériorité littéraire de la traduction allemande (Reuss, 1869 = 1888) : « Ach, dass doch meine Worte aufgeschrieben, / Dass in ein Buch sie eingezeichnet würden, / Mit Eisengriffel und mit Blei / Auf ew'ge Zeiten in den Fels gegraben ! / Allein ich weiss, mein Anwalt lebt ! Zuletzt / Wird er auf meinem Staube sich erheben. / Wenn diese Haut von mir gefallen, / Und meines Fleisches baar, erschau'ich Gott, / Mit eignen Augen, ich, und nicht als Gegner. / O es verzehrt sich mir das Herz im Busen ! ».

dont la capacité de résister à des interprétations convenues, le refus d'introduire des idées étrangères au texte étudié, n'est pas la moindre.

Quelle est alors la solution proposée par l'auteur du livre de Job à la question de la souffrance de l'innocent ? Objectivement elle paraîtra bien mince au penseur, théologien ou philosophe, écrit Reuss. En revanche elle est considérable pour ce qu'il appelle « le sentiment religieux ». Le livre nous apprend que tout malheur n'est pas « une punition du ciel » et que l'homme peut être mis à l'épreuve par Dieu, une épreuve dont la cause reste impénétrable – nous dirions aujourd'hui une épreuve qui dépasse/transcende le domaine de l'éthique. C'est pourquoi Reuss pense que les discours d'Elihou sont secondaires ; ils développent une idée sage, mais qui n'est pas à la hauteur du propos de Job. Pour Elihou la souffrance a en effet une fonction éducatrice en vue de la perfection morale : solution éthiquement correcte. Outre l'énonciation de cette donnée transcendante de l'épreuve, le livre de Job nous apprend aussi comment surmonter cette épreuve, à savoir : en appelant toujours à Dieu, en s'adressant « à celui de qui seul peut venir la justification et la consolation »<sup>118</sup>. C'est en effet en parlant à Dieu que Job parle mieux que ses amis qui parlent trop *de* Dieu. Comme l'écrit Kierkegaard dans *La Reprise* (1843), que Reuss n'a pu connaître : « Job eut-il raison ? Oui, à jamais, en ce qu'il eut tort *devant Dieu* »<sup>119</sup>. Bref, le livre de Job n'apporte pas de solution « capable de satisfaire la réflexion de la raison théorique », écrit Reuss<sup>120</sup>, mais il répond aux besoins existentiels (Reuss parle de « sentiment individuel »). Ultime leçon du livre de Job : face aux voies impénétrables de Dieu, il faut « se résigner en toute humilité »<sup>121</sup>.

## CONCLUSION

Le lecteur actuel sera quelque peu déçu en entendant une telle conclusion. Sous l'apparence d'un cliché perce en réalité l'authentique conscience de la grandeur et de la bienveillance de Dieu (« Celui qui dirige les étoiles, les nuages et les vents, doit aussi savoir ce qui est bon pour nous », précise-t-il)<sup>122</sup>. La résignation, qui consiste ici à *se confier en Dieu* en toute humilité, est une vertu<sup>123</sup> et non la faiblesse qu'on se plaît à dénoncer. Le terme

<sup>118</sup> Reuss, 1878, p. 24.

<sup>119</sup> Kierkegaard, 1843, p. 754.

<sup>120</sup> 1878, p. 25.

<sup>121</sup> 1878, p. 25.

<sup>122</sup> 1888, p. 28 : « Der den Sternen Wolken und Winden die Bahn bezeichnet, muss auch wissen, was uns frommt... ».

<sup>123</sup> 1888, p. 28 : « ... die Ergebung in seinem verborgenen Ratschluss ist eine Tugend und keine Schwachheit. ».

allemand *Ergebung* a d'ailleurs des connotations plus positives qu'en français et on sait qu'il n'exclut nullement, pour le croyant, la résistance (*der Widerstand*). Une même formule peut avoir, pour l'un, l'insignifiance d'une idée rebattue et être au contraire, pour l'autre, l'expression d'une conviction gagnée dans les épreuves et comme « sortie des tripes ».

Ce n'est pas par facilité que Reuss en vient à cette conclusion en apparence « banale » : la résignation dans l'humilité. Ses publications sur ce livre qu'il a « lu et relu » s'étalent de 1839 à 1894<sup>124</sup>. Elles ont été préparées et accompagnées d'un effort pour rendre justice le plus adéquatement possible (avec un plus grand succès en allemand) à la dimension poétique du livre. Avec la conviction, évidemment, qu'un message existentiel de ce type passe autant par la forme que par le fond. Et ce n'est pas sans raison que, dans ses lettres, il lui arrive de fortifier un correspondant abattu, découragé, par un poème tel celui sur le *bewährte Dulder* (celui qui supporte avec patience) cité en introduction. Il n'y a pas seulement congénialité entre le poète auteur du livre de Job et son traducteur, n'oublions pas que la vie de Reuss a été elle-même parsemée d'épreuves. Pour ne prendre que l'année 1869, date de la parution de sa première traduction de Job : en mars, incendie de la vieille maison paternelle de la rue des Hallebardes qui abritait le casino théologique<sup>125</sup> ; en avril, décès subi de son deuxième fils Erwin à l'âge de vingt ans (épreuve qui va ébranler la santé de sa femme) ; en juillet, mort, suite à une tuberculose, d'Heinrich Graf, son disciple et ami le plus cher. L'année suivante, Napoléon III déclare la guerre à la Prusse avec les conséquences que l'on sait.

Il faut donc conclure que la lecture du livre de Job par Reuss a été heureuse. Il a su maintenir une saine distance vis-à-vis du texte en respectant son étrangeté, son altérité – la brièveté même de son commentaire qui est au service du texte et ne l'écrase pas, me semble un autre indice de son respect du texte. Une saine distance, mais un affrontement répété pour comprendre le texte, pour le faire sien en le traduisant dans sa langue, ou peut-être plus exactement que pour le faire sien, pour le partager, pour le *faire comprendre* à d'autres, démarche peut-être tout aussi nécessaire à une heureuse lecture. Plus profondément encore j'ose affirmer que la connaissance du livre de Job a été réciproque et que le livre l'a lu lui, le lecteur. Cet accueil se soupçonne dans la simplicité (ce grand savant n'a jamais pris la posture de « grand-prêtre de la science ») comme

<sup>124</sup> 1894 : date de la traduction posthume du volume *Philosophie religieuse et morale des Hébreux* en allemand, éditée par A. Erichson et L. Horst, mais à partir du manuscrit achevé par Reuss lui-même.

<sup>125</sup> Lieu de rencontre de la Société théologique dirigée par Reuss avec une riche bibliothèque de lecture et de prêt.

dans l'énergie et l'optimisme<sup>126</sup> « à toute épreuve » d'Édouard Reuss sans laquelle sa longue vie et son œuvre immense seraient difficilement compréhensibles.

### BIBLIOGRAPHIE

- Anonyme, 1751 : « Histoire de Job », *Abbrégé de l'histoire de l'Ancien Testament*, IX, Paris, 1751, p. 5-202.
- Anonyme, 1759 : Art. « Job », *Dictionnaire portatif, historique, théologique, géographique et moral de la Bible pour servir d'introduction à la Science de l'Écriture-Sainte*, Paris, [1755] 1759, p. 400-403.
- Anonyme, 1848 : *Le livre de Job traduit en vers français*, Paris et al., 1848.
- Anonyme, 1888 : Rec. : « Reuss, Ed., *Hiob*, Braunschweig, 1888 », *ThLBlatt* 9, 1888, col. 418.
- Baird, 1992-2003 : W. Baird, *History of New Testament Research*, I-II, Minneapolis, 1992 et 2003.
- Baudissin, 1883 : W. W. Baudissin, Recension : « Reuss, Ed., *Die Geschichte der heiligen Schriften Alten Testaments*, Braunschweig, 1881 », *ThStKr* 30, 1883, p. 818-845.
- Bauks, 2004 : M. Bauks, Art. « Reuß, Eduard », *RGG4*, vol. 7, Tübingen, 2004, col. 471.
- Bergier 1789 : N.-S. Bergier, Art. « Job », *Encyclopédie méthodique. Théologie*, II, Paris, 1789, p. 342s.
- Blake, 1825 : W. Blake, *Illustrations of the Book of Job*, London, 1825.
- Bridel, 1818 : (J.-)L. Bridel, *Le livre de Job, nouvellement traduit d'après le texte original non ponctué et les anciennes versions*, Paris, 1818.
- Bruch, 1851 : J. Fr. Bruch, *Die Weisheitslehre der Hebräer : ein Beitrag zur Geschichte der Philosophie*, Strassburg, 1851.
- Budde, 1888 : K. Budde, Rec. : « Ed. Reuss, *Hiob*, Braunschweig, 1888 », *ThLZ* 13, 1888, col. 422s.
- Budde, 1904 : K. Budde et H. J. Holzmann (éd.), *Eduard Reuss' Briefwechsel mit seinem Schüler und Freunde Karl Heinrich Graf, zur Hundertjahrfeier seiner Geburt, mit dem Bildnis der Briefsteller*, Giessen, 1904.
- Büchner A., 1963 : A. Büchner, *Die Familie Büchner. Georg Büchners Vorfahren, Eltern und Geschwister*, Darmstadt, 1963.
- Büchner G., 1988 : G. Büchner, *Werke und Briefe*, dtv klassik 2202, München, 1988.
- Caquot, 1978 : A. Caquot, « Renan traducteur de Job », *Revue des études renaniennes*, n° 79, 1978, p. 3ss.
- Caquot, 1991 : A. Caquot, « Reuss et Renan », *RHPPhR* 71, 1991, p. 437-442.
- Crelier, 1860 : H.-J. Crelier, *Le livre de Job vengé des interprétations fausses et impies de M. Ernest Renan*, Paris, 1860.

<sup>126</sup> Très judicieusement, Nietzsche a noté que le livre de Job, en sa qualité d'œuvre d'art, n'est pas pessimiste : « L'art approuve. Job approuve (Die Kunst bejaht. Hiob bejaht) » – Nietzsche, 1956, III, p. 784.

- Cube, 1769-1771 : J. D. Cube, *Poetische und Prosaische Übersetzung des Buches Hiob*, I-III, Berlin, 1769, 1770, 1771.
- Dargaud, 1839 : J.-M. Dargaud, *Job, traduit*, Paris, 1839.
- Dietz, 1905 : A. Dietz, « Schiller und das Elsaß », *Erwinia* 22, Strasbourg, 1905, p. 166-172.
- Eckermann, 1778 : J. Ch. R. Eckermann, *Versuch einer neuen poetischen Uebersetzung des Buches Hiob, nebst einigen Vorerinnerungen, und einer nachstehenden erläuternden Umschreibung*, Leipzig et Lübeck, 1778.
- Eggeling, 1893 : O. Eggeling, « Über hebräische Dichtung (Eduard Reuß, *Die Geschichte der heiligen Schriften Alten Testaments*) », *PKZ* 40, 1893, col. 97-104.
- Eichhorn, 1787 : J. G. Eichhorn, *Einleitung ins Alte Testament*, III, Leipzig, [1780], <sup>2</sup>1787, sur Job, p. 472-529.
- Encrevé, 1986 : A. Encrevé, *Protestants français au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Les réformés de 1848-1870*, Histoire et Société n° 8, Genève, 1986.
- Ewald, 1836 : H. Ewald, « Das Buch Job », idem, *Die poetischen Bücher des Alten Bundes* III, Göttingen, 1836, <sup>2</sup>1854.
- Eyrich, 1824 : G. L. Eyrich, *Das Buch Hiob in deutschen Hexametern*, Würzburg, 1824.
- Farmer, 1995 : W. R. Farmer, « State Interesse and Markan Primacy : 1870-1914 », H. Graf Reventlow et W. R. Farmer (éds), *Biblical Studies and the Shifting of Paradigms 1850-1914*, JSOT.S 192, Sheffield, 1995, p. 15-49.
- Fischer, 1890a : M. Fischer, « Die Hiob-Uebersetzung von Eduard Reuß », *PKZ* 37, 1890, col. 22-24.
- Fischer, 1890b : M. Fischer, « Die Dichtung im Buche Hiob », *PKZ* 37, 1890, col. 689-703.
- Genoude, 1818 : (A.-)E. Genoude, *Traduction nouvelle du livre de Job*, Paris, 1818.
- Genung, 1891 : J. F. Genung, *The Epic of Inner Life being in the Book of Job*, Boston, 1891.
- Grynäus, 1767 : S. Grynäus, *Das Buch Hiob : in einer poetischen Übersetzung nach Schultens Erklärung, mit Anmerkungen. Nebst einer Vorrede Jacob Christoph Beckens*, Basel, 1767.
- Guthe, 1888 : H. Guthe, « Rezension von Ed. Reuss, *Hiob*, 1888 », *CW* 2, 1888, col. 484.
- Hauschild, 1985a : J.-Chr. Hauschild, « “Den 25. ging Büchner durchs Gebirg.” Ein Fund und zwei Schlußfolgerungen », *Frankfurter Rundschau*, Feuilleton, Samstag, den 16. März 1985.
- Hauschild, 1985b : J.-Chr. Hauschild, *Georg Büchner. Studien und neue Quellen zu Leben, Werk und Wirkung. Mit zwei unbekanntenen Büchner-Briefen*, Büchner-Studien 2, Königstein/Ts, 1985.
- Hauschild, 1993 : J.-Chr. Hauschild, *Georg Büchner. Biographie*, Stuttgart – Weimar, 1993.
- Heintz, 1991 : J.-G. Heintz, « Édouard Reuss, Karl Heinrich Graf et le Pentateuque », *RHPPhR* 71, 1991, p. 443-457.
- Hengstenberg, 1870/1875 : E. W. Hengstenberg, *Das Buch Hiob erläutert*, I, Leipzig, 1870, reproduit en 1875 avec le deuxième volume.

- Herder, 1782 : J. G. Herder, *Vom Geist der Ebräischen Poesie...* 1782, <sup>2</sup>1787, éd. par Rudolf Smend, *Johann Gottfried Herder Schriften zum Alten Testament*, Bibliothek deutscher Klassiker n° 93, Frankfurt am Main, 1993.
- Hufnagel, 1781 : W. Fr. Hufnagel, *Hiob. Neu übersetzt mit Anmerkungen*, Erlangen, 1781.
- Ilgen, 1789 : C. D. Ilgen, *Iobi, antiquissimi carminis hebraici natura atque virtutes*, Leipzig, 1789.
- Jacob, 1982 : E. Jacob, « Édouard Reuss et l'Alsace », *BSHPF* 128, 1982, p. 517-536.
- Jacob, 1987 : E. Jacob, Art. « Reuss Édouard », J. M. Mayeur et al. (éd.), *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine : 2. L'Alsace*, B. Vogler (dir.), Paris, 1987, p. 357s.
- Jacob, 1991 : E. Jacob, « Édouard Reuss, un théologien indépendant », *RHPPhR* 71, 1991, p. 427-435.
- Justi, 1840 : C. W. Justi, *Das Buch Hiob*, Kassel, 1840.
- Kant, 1791 : I. Kant, « Über das Misslingen aller philosophischen Versuche in der Theodizee » [1791], *Kant Werke* IX, Darmstadt, 1964, p. 103-124 = *Insuccès de tous les essais philosophiques de Théodicée*, trad. fr. par P. Festugière, Paris, 1931.
- Kierkegaard, 1843 : S. Kierkegaard, *La reprise. Essai de psychologie expérimentale* [danois 1843], trad. fr. de P.-H. Tisseau, édition établie par R. Boyer, coll. Bouquins, Paris, 1993, p. 691-786.
- Kiwiet, 1993 : J. J. Kiwiet, *A History and Critique of the Origin of the Marcan Hypothesis 1835-1866 : A Contemporary Report Rediscovered*, New Gospel Studies 8, Macon, GA, 1993.
- Kraus, 1969 : H.-J. Kraus, *Geschichte der historisch-kritischen Erforschung des Alten Testaments*, Neukirchen-Vluyn, <sup>2</sup>1969, <sup>3</sup>1982.
- Kümmel, 1970 : W. G. Kümmel, *Das Neue Testament. Geschichte der Erforschung seiner Probleme*, Orbis Academicus III/3, München, <sup>2</sup>1970, p. 191-200.
- Külling, 1964 : S. R. Külling, *Zur Datierung der "Genesis-P-Stücke", namentlich des Kapitels XVII*, Kampen, 1964.
- Kusche, 1991 : U. Kusche, *Die unterlegene Religion. Das Judentum im Urteil deutscher Alttestamentler. Zur Kritik theologischer Geschichtsschreibung*, SKI 12, Berlin, 1991.
- Lamartine, 1997 : A. de Lamartine, *Œuvres poétiques complètes*, éd. par M.-Fr. Guyard, Pléiade n° 165, Paris, 1997 [= 1963].
- Laplanche, 1993 : Fr. Laplanche, Art. « Reuss, Édouard », J. M. Mayeur et al. (éd.), *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine : 5 Les Protestants*, A. Encrevé (dir.), Paris, 1993, p. 408-411.
- Laplanche, 1994 : Fr. Laplanche, *La Bible en France entre mythe et critique (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, 1994.
- Laplanche, 1996 : Fr. Laplanche, Art. « Reuss, Édouard », J. M. Mayeur et al. (éd.), *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine : 9 Les sciences religieuses. Le XIX<sup>e</sup> siècle 1800-1914*, Paris, 1996, p. 577s.
- Laurens, 1839 : H. Laurens, *Job et les Psaumes, traduction nouvelle d'après l'hébreu...*, Paris – Montauban, 1839.
- Lavasseur, 1826 : B. M. F. Lavasseur, *Le livre de Job, traduit en vers français, avec le texte de la Vulgate en regard*, Paris, 1826.



- Leroux, 1866 : P.(-H.) Leroux, *Job, drame en cinq actes, avec prologue et épilogue, par le prophète Isaïe, retrouvé, rétabli dans son intégrité et traduit littéralement sur le texte hébreu*, Grasse et Paris, 1866.
- Lichtenstein, 1773 : A. A. H. Lichtenstein, *Disquisitio num liber Jobi cum Odysea Homeri comparari possit ?*, Helmstedt, 1773.
- Lowth, 1753 : R. Lowth, *De sacra poesia Hebraeorum Praelectiones*, Oxford, 1753.
- Melsheimer, 1823 : L. F. Melsheimer, *Das Buch Hiob metrisch übersetzt und erläutert*, Mannheim, 1823.
- Merk, 1972 : O. Merk, *Biblische Theologie in ihrer Anfangszeit. Ihre methodischen Probleme bei Johann Philipp Gabler und Georg Lorenz Bauer und deren Nachwirkungen*, Marburg, 1972.
- Michaelis, 1770 : J. D. Michaelis, R. Lowth, *De sacra Poesi Hebraeorum Praelectiones [1753], cum notis et epimetris Joa. Dav. Michaelis suis animadversionibus adiectis*, Göttingen, 1770.
- Neudorfer, 1983 : H.-W. Neudorfer, *Der Stephanuskreis in der Forschungsgeschichte seit F. E. Baur*, Gießen, 1983.
- Nicolas, 1859 : M. Nicolas, « Ernest Renan, *Le livre de Job, traduit de l'hébreu...* Paris, 1859 », *Nouvelle Revue de Théologie*, 3<sup>e</sup> volume, janvier-juin 1859, p. 101-110.
- Nietzsche, 1956 : Fr. Nietzsche, « Aus dem Nachlaß der Achzigerjahre », éd. par K. Schlechta, *Werke in drei Bänden*, München, 1956, III, p. 415-925.
- Nowack, 1893 : W. Nowack, « Rede zur Enthüllung der Büste von Eduard Reuss », *Das Stiftungsfest der Kaiser-Wilhelms-Universität Strassburg. Am 1. Mai 1893*, Strassburg, 1893, p. 39-42.
- Pabst, 1995 : R. Pabst, « Ich bin nicht witzig und verstehe mich nicht auf Stammbuchmoral. Bei der Urenkelin eines Verwandten Georg Büchners gefunden : Ein himmelblaues Albumblatt des Dichters », *Frankfurter Allgemeine Zeitung* du 12 avril 1995.
- Pabst, 1998 : R. Pabst, *Georg Büchner, Leben und Werk in Texten und Bildern*, Frankfurt, 1998.
- Peabody, 1995 : D. B. Peabody, « H. J. Holzmann and His European Colleagues : Aspects of Nineteenth-Century European Discussion of Gospel Origins », H. Graf Reventlow et W. Farmer (éds), *Biblical Studies and the Shifting of Paradigms 1850-1914*, JSOT.S 192, Sheffield, 1995, p. 50-131.
- Ponteil, 1932 : F. Ponteil, *L'opposition politique à Strasbourg sous la monarchie de Juillet (1830-1848)*, Colmar, 1932.
- Renan, 1859 : E. Renan, *Le livre de Job, traduit de l'hébreu. Étude sur l'âge et le caractère du poème*, Paris 1859, 31865, 51894.
- Renan, 1875 : E. Renan, « Rapport sur les travaux du conseil de la Société asiatique pendant l'année 1874-1875, fait pour la séance annuelle de la Société le 30 juin 1875 », *Journal Asiatique* 6<sup>e</sup> série, 6, 1875, p. 12-66.
- Renan, 1877 : E. Renan, « Rapport sur les travaux ... pendant l'année 1876-1877, fait pour la séance annuelle de la Société le 30 juin 1877 », *Journal Asiatique* 7<sup>e</sup> série, 10, 1877, p. 12-65.
- Renan, 1880 : E. Renan, « Rapport sur les travaux ... pendant l'année 1879-1880, fait pour la séance annuelle de la Société le 30 juin 1880 », *Journal Asiatique* 7<sup>e</sup> série, 16, 1880, p. 12-74.

- Renan, 1892 : E. Renan, « Rapport sur les travaux ... pendant l'année 1890-1891-1892, fait pour la séance annuelle de la Société le 16 juin 1892 », *Journal Asiatique* 8<sup>e</sup> série, 20, 1892, p. 39-138.
- Reuss, 1827-1830 : Éd. Reuss, *Die Reise nach Berlin. Ein historischer Roman aus dem zweiten Viertel des neunzehnten Jahrhunderts*, I-IV, 1827-1830 (Ms).
- Reuss, 1850-1890 : Éd. Reuss, *Erinnerungen aus meinem Leben* I-VIII, 1850-1890 (Ms).
- Reuss, 1839 : Éd. Reuss, Rec. : « Heinrich Ewald, *Die poetischen Bücher des Alten Bundes*, ... III. *Das Buch Job*, 1836 ... », *Allgemeine Literatur-Zeitung* 1839, 3, col. 305-328.
- Reuss, 1841 : Éd. Reuss, Rec. : « Carl Wilhelm Justi, *Hiob*, Kassel, 1840 », *Allgemeine Literatur-Zeitung* 1841, 3, col. 457-464.
- Reuss, 1842 : Éd. Reuss, Rec. : « Joh. Gustav Stickel, *Das Buch Hiob*, Leipzig, 1842 », *Allgemeine Literatur-Zeitung* 1842, 3, col. 457-467.
- Reuss, 1856 : Éd. Reuss, Art. « Hebräische Poesie », in : *Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche* V, 1856, p. 598-608 (= <sup>2</sup>1879, p. 738-741).
- Reuss, 1857 : Éd. Reuss, « Bibliographie des sciences bibliques – Allemagne 1853-1857 », *RThPhC* 15, 1857, p. 1-32.
- Reuss, 1869 : Éd. Reuss, *Das Buch Hiob. Vortrag gehalten in der Nikolaikirche, den 8. Februar 1869*, Strassburg, 1869, <sup>2</sup>1869.
- Reuss, 1878 : Éd. Reuss, « Job », idem, *La Bible. Ancien Testament – Sixième partie : Philosophie religieuse et morale des Hébreux*, I, Paris, 1878, p. 7-137.
- Reuss, 1879 : Éd. Reuss, « La poésie hébraïque », idem, *La Bible. Ancien Testament – Cinquième partie : Poésie lyrique*, Paris, 1879, p. 1-24.
- Reuss, 1881 : Éd. Reuss, « Hiob », idem, *Die Geschichte der Heiligen Schriften Alten Testaments*, Braunschweig, 1881, p. 278-292 ; <sup>2</sup>1890, p. 295-309.
- Reuss, 1888 : Éd. Reuss, *Hiob*, Braunschweig, 1888.
- Reuss, 1894 : Éd. Reuss, *Religions- und Moralphilosophie der Hebräer : Hiob*, ..., Das Alte Testament 6, Braunschweig, 1894.
- Revell, 2000 : E. J. Revell, « The Interpretative Value of the Massoretic Punctuation », M. Sæbø (éd.), *Hebrew Bible / Old Testament. The History of Its Interpretation*, 1/2, Göttingen, 2000, p. 64-73.
- Réville, 1875 : A. Réville, « Études sur la poésie hébraïque. Le psautier juif d'après la nouvelle traduction de M. Reuss », *Revue des Deux Mondes*, VI, 1<sup>er</sup> novembre 1875, p. 171-203.
- Riedel, 1779 : F. X. Riedel, *Das Buch Hiob in zwölf Gesängen*, Pressburg, 1779.
- Rohls, 1997 : J. Rohls, *Protestantische Theologie der Neuzeit I. Die Voraussetzungen und das 19. Jahrhundert*, Tübingen, 1997.
- Rosenzweig, 1935 : *Franz Rosenzweig / Briefe*, éd. par E. Rosenzweig, Berlin, 1935.
- Schärer, 1818 : J. R. Schärer, *Das Buch Hiob. Aus dem Grundtext metrisch übersetzt und erklärt*, Bern, 1818.
- Schmidt, 1969 : J. M. Schmidt, *Die jüdische Apokalyptik. Die Geschichte ihrer Erforschung von den Anfängen bis zu den Textfunden von Qumran*, Neukirchen, 1969, spéc. p. 120-126.

- Schmitt, 1909 : Ch. Schmitt, « Die Entwicklung der deutsch-elsässischen Literatur von 1770 bis 1870 (Fortsetzung) », *Elsass-Lothringisches-Schulblatt* 39, 1909, p. 323-333.
- Schultens, 1737 : A. Schultens, *Commentarius in librum Job* [1737], éd. par G. J. L. Vogel, I-II, Halle, 1773-1774.
- Schulz, 1927 : H. Schulz, « D. B. W. Susers Reise nach Berlin », *Von Menschen und Büchern. Festschrift Fedor von Zobeltitz*, Weimar, 1927, p. 11-36.
- Stickel, 1842 : J. G. Stickel, *Das Buch Hiob rhythmisch gegliedert und übersetzt mit exegetischen und kritischen Bemerkungen*, Leipzig, 1842.
- Stufs, 1773 : J. H. Stufs, *De Epopoeiai Jobaea*, Göttingen, 1773.
- Thompson, 1970 : R. J. Thompson, *Moses and the Law in a Century of Criticism since Graf*, V.T.S 19, Leiden, 1970.
- Vernes, 1874 : M. Vernes, « Application des méthodes historiques à l'histoire religieuse. La critique sacrée ou biblique. – La Bible de M. Reuss », *Revue politique et littéraire* (Paris) 2<sup>e</sup> série, 4, 1874, 28 novembre 1874, p. 512-516.
- Vernes, 1880a : M. Vernes, « Art. Job », *Encyclopédie des sciences religieuses* 7, Paris, 1880, p. 415-419.
- Vernes, 1880b : M. Vernes, « Bulletin critique de la religion juive (Judaïsme Ancien) », *RHR* 1, 1, 1880, p. 206-238.
- Vernes, 1889 : M. Vernes, *Précis d'histoire juive*, Paris, 1889.
- Vincent, 1985 : J. M. Vincent, « Die Beziehung Georg Büchners zu Eduard Reuss. Zwei unveröffentlichte Briefe von Georg Büchner », idem, *Forschung und Verkündigung. Vermischte theologische Schriften und Predigten [I]*, Bochum, 1985, p. 1-12.
- Vincent, 1990 : J. M. Vincent, *Leben und Werk des frühen Eduard Reuss. Ein Beitrag zu den geistesgeschichtlichen Voraussetzungen der Bibelkritik im zweiten Viertel des 19. Jahrhunderts*, BEvTh 106, München, 1990.
- Vincent, 1993 : J. M. Vincent, « Die Beziehung Eduard Reuss' zu Heinrich Ewald », *ZAW* 105, 1993, p. 102-110.
- Vincent, 1994a : J. M. Vincent, « Die Stellung Eduard Reuss' zur Baurischen Tendenzkritik », *ThZ* 50, 1994, p. 1-8.
- Vincent, 1994b : J. M. Vincent, « Eduard Reuss' Auslegung des Ezechielbuches in "La Bible" », P. Mommer et W. Thiel (éds), *Altes Testament. Forschung und Wirkung. FS H. Graf Reventlow*, Frankfurt/M. – Berlin – Bern – New York – Paris – Wien, 1994, p. 369-382.
- Vincent, 1994c : J. M. Vincent, « Unpublizierte Quellen zur Wirksamkeit von W. M. L. de Wette und zur Beziehung von Eduard Reuss zum Basler Gelehrten », *ThZ* 50, 1994, p. 322-335.
- Vincent, 1994d : J. M. Vincent, « Le "rationalisme mystique" d'Édouard Reuss et ses incidences sur *La Bible* », *RHPPhR* 74, 1994, p. 43-66.
- Vincent, 1995a : J. M. Vincent, « "Aber verstehst du auch, was du liesest?" Ein "sonderbarer mystisch überspannter" Brief von Johann Bentz an Eduard Reuss vom 17. August 1829 », idem, « *Gegen Hoffnung... auf Hoffnung hin* ». *Forschung und Verkündigung II*, Bochum, 1995, p. 7-32.

- Vincent, 1995b : J. M. Vincent, « Nicht veröffentlichte Briefe von Karl August von Hase an Eduard Reuss. Die Freundschaft zweier protestantischer Universitätsprofessoren im 19. Jh. », *ZKG* 106, 1995, p. 200-221.
- Vincent, 1995c : J. M. Vincent, « Heinrich Leo's "geistige Metamorphose" in der Zeit des Rationalismusstreits. Mit acht unbekanntenen Leo-Briefen », *ZRGG* 47, 1995, p. 254-284.
- Vincent, 1997a : J. M. Vincent, « Zu Leben und Wirken des späten Wilhelm Gesenius... » [1996], idem, *Laß leuchten Dein Antlitz. Vermischte Hermannsburger Schriften, Forschung und Verkündigung III*, Waltrop, 1997, p. 233-286.
- Vincent, 1997b : J. M. Vincent, *Leben und Werk des Hallenser Theologen Julius Wegscheider (1771-1849) mit unveröffentlichten Briefen an Eduard Reuss*, Wissen und Kritik XIII, Waltrop, 1997.
- Vincent, 2003 : J. M. Vincent, « Un combat pour le progrès des sciences théologiques en France au 19<sup>e</sup> siècle. La correspondance Édouard Reuss – Michel Nicolas », *RHPPhR* 83, 2003, p. 89-117.
- Vincent, 2004a : J. M. Vincent, « L'élohisme et le jéhovisme selon Michel Nicolas (1810-1886), un avatar de l'hypothèse de Jean Astruc, ou : une conception "protestante" originale de la religion d'Israël », *BSHPF* 150, 2004, p. 517-550.
- Vincent, 2004b : J. M. Vincent, *Quindecim variae epistulae ineditae ad et a Édouard Reuss*, polyc., Paris, 2004.
- Wahl, 1992 : H.-M. Wahl, « Seit wann gelten die Elihureden (Hi 32-37) als Einschub ? », *BN* 63, 1992, p. 58-61.
- Waubke, 1998 : H.-G. Waubke, *Die Pharisäer in der protestantischen Bibelwissenschaft des 19. Jahrhunderts*, BHT 107, Tübingen, 1998.
- Wegscheider, 1926 : M. Wegscheider, *Alt-Halle-1826. Verse und Zeichnungen von Eduard Reuß*, Zum Familientag Wegscheider-Gesenius 2. und 3. Oktober 1926, s.l., 1926.
- Weil, 1979 : G. E. Weil, « Introduction » à la réédition de *Fragments littéraires et critiques relatifs à l'histoire de la Bible française*, Genève (Slatkine Reprints), 1979, p. VII-XXXIV.
- Werner, 1987 : M. Werner, « Büchners "zweite Vaterstadt". Straßburg in den 30er Jahren des 19. Jahrhunderts », in : *Georg Büchner. 1813-1837. Revolutionär, Dichter, Wissenschaftler, Katalog der Ausstellung...*, Basel – Frankfurt a. M., 1987, p. 116-123.
- Witte, 1993 : M. Witte, « Noch einmal : Seit wann gelten die Elihureden im Hiobbuch (Kap. 32-37) als Einschub ? », *BN* 67, 1993, p. 20-25.
- Witte, 1994 : M. Witte, « Wilhelm Friedrich Hufnagel (1754-1830) und die Erlanger Hiobforschung », *Zeitschrift für Bayerische Kirchengeschichte* 63, 1994, p. 165-177.